

*Au bonheur
des grands-mères*

Collection « 1001 BB »
dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres — dans leur pagination, leur taille et leur prix — qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Au bonheur des grands-mères

Maryse Vaillant

1001 BB - Du côté des parents

ères

Table des matières

Conception de la couverture :

Corinne Dreyfuss

Réalisation :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1674-4

Première édition © Éditions érès 2010

33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70/Fax : 01 46 34 67 19

Introduction..... 7

PREMIÈRE PARTIE

DE L'IMPORTANCE D'AVOIR UNE GRAND-MÈRE

Premiers souvenirs..... 13

Une présence efficace 14

Les jours heureux..... 15

Mes tuteurs de résilience..... 16

Quand j'étais enfant..... 19

Une vieille femme..... 19

Une femme active..... 21

Une enfance solitaire 23

Un monde économe..... 24

Difficile adolescence 27

La mort de mon grand-père..... 27

Une grand-mère refuge 29

La haine des femmes.....	30
Une mère ne fait pas toujours une grand-mère.....	32
Les débuts d'une jeune mère.....	35
Une arrière-grand-mère peut faire une grand-mère.....	36
Trois femmes.....	37
Une éducation assez libre	39
Quand ma fille était adolescente.....	43
Un chagrin d'amour.....	43
La maison de retraite.....	45
Une longue agonie	47

DEUXIÈME PARTIE

CE QUE FUT LA VIE DE MA GRAND-MÈRE

Une famille paysanne traditionnelle.....	55
Une petite fille de la campagne.....	56
Une enfance travailleuse	58
Une famille ordinaire.....	60
Un amour secret.....	65
Une belle fille.....	66
L'amoureux.....	68
La guerre.....	70
La mort.....	71

Une vie gâchée.....	73
L'erreur	73
Un mauvais mariage.....	75
Quand le sort s'acharne	77
Un couple uni.....	81
Quarante ans de mariage.....	82
Un homme simple.....	83
Un grand-père magnifique.....	85

TROISIÈME PARTIE

CE QUI A CHANGÉ DANS LA VIE DES FEMMES

Une fille du xix^e siècle	91
Un autre mode de vie.....	92
Le poids de la morale.....	93
Deux femmes du xx^e siècle.....	97
Celle qui a de la chance.....	98
Celle qui en a moins	105
Les enfants du xxi^e siècle	111
L'avenir était plus beau hier.....	111
De nouveaux espoirs sont permis	114
Le pouvoir de choisir	118
Retour vers la campagne	120
Abondance et précarité.....	123

QUATRIÈME PARTIE
DE L'IMPORTANCE D'ÊTRE UNE GRAND-MÈRE

Les nouveaux défis	131
On ne choisit pas d'être grand-mère.....	132
La jeunesse comme idéal	134
Les secondes chances.....	136
Meilleure grand-mère que mère	139
Les solidarités familiales	143
Famille, je vous aime.....	143
Dépendance assurée	146
Les enfants du désir et de l'opulence.....	148
Arts et savoir-faire	151
Savoir aimer.....	152
Savoir se taire.....	154
Ingérence ou non-intervention ?	156
Charybde de l'interdiction, Scylla du laisser-faire	158
Nouvelle vie, nouvel équilibre	161
Une vie active.....	162
Une vie choisie.....	164
Le besoin de transmettre	166
Conclusion	169

Introduction

Pendant que les jumeaux dorment, ma petite-fille de 4 ans joue dans le jardin. Elle m'appelle : « Nana ! » Je vois ses yeux briller, son sourire me fait sourire. L'immense tendresse que j'éprouve pour elle me permet d'imaginer l'amour que ma grand-mère a ressenti pour moi. Car je suis certaine qu'elle m'a aimée, même si elle ne me l'a jamais dit et rarement montré. Moi, je l'ai aimée et bien qu'elle soit morte depuis plus de quinze ans, je l'aime encore.

À part la bise protocolaire que tout enfant de ma génération devait à ses aînés — même aux vieilles personnes malodorantes pourvu qu'elles soient de la famille —, nous n'avons jamais échangé ni bisou ni mot doux, ni effusion d'aucune sorte. Il faut dire qu'elle venait d'un temps et d'un monde où l'affection ne se déclarait pas, ainsi que d'une famille rugueuse et digne qui ne s'épanchait jamais. Si l'on

ajoute que sa vie fut assez dure pour décaper en elle toute capacité de tendresse, il nous reste cette femme austère, bourrue, silencieuse et raide, qui a veillé sur moi pendant mon enfance, m'a consacré du temps et des soins, de ces petites attentions quotidiennes qui disent l'amour de ceux qui ne savent l'exprimer.

À mes petits-enfants, que j'embrasse à mon gré à tout moment, que je câline et à qui je fais de grandes déclarations d'amour — toujours, je veux parler de cette femme qui fut essentielle pour moi. Évoquer la place qu'elle occupa dans mon enfance et aussi dans ma vie adulte, raconter ce que fut son monde, faire surgir du passé une autre façon de vivre, une autre façon d'aimer. Ainsi, à travers son histoire de fille et de femme, décrire l'évolution de nos lois et de nos mœurs, en particulier tout ce qui métamorphosa la vie des femmes, afin que les enfants d'aujourd'hui sachent ce qu'il faut sauver pour que demain ne ressemble pas à hier.

C'est un peu le rôle des grands-mères, n'est-ce pas? Qu'elles se consacrent à leurs petits-enfants, se languissent d'eux ou apprennent à les connaître, elles portent en elles l'histoire d'un autre temps. Celles qui peuvent raconter cette histoire prolongent la voix des femmes qui ne sont plus et qui, ainsi, ne seront jamais oubliées. Ces femmes d'hier qui ont construit une grande partie de ce dont nous profitons aujourd'hui.

Première partie

De l'importance d'avoir une grand-mère

Aujourd'hui comme hier, de nombreux enfants sont gardés, voire élevés, en partie ou totalement, par leurs grands-parents. C'est mon cas. Dès notre plus jeune âge, la santé de ma mère étant délicate et ses hospitalisations fréquentes, ma sœur est casée chez une cousine et je suis envoyée chez mes grands-parents paternels. Qu'on n'aille pas en déduire que ma mère a confiance en sa belle-mère — qu'elle déteste avec application —, mais elle n'a pas le choix, ses propres parents ayant trouvé la mort dans des circonstances plus que suspectes avant que j'atteigne mes 18 mois.

Ma grand-mère paternelle a donc accompagné ma vie. De ma première enfance jusqu'à ma vie adulte, elle a toujours été là. J'ai toujours compté sur elle, et compté avec elle. Elle a appris à compter sur moi.

Premiers souvenirs

Mes premiers souvenirs remontent au jour où est née ma petite sœur. Imprimé dans ma mémoire comme un sceau, l'événement met en scène les personnages clés de ma vie, ma mère, ma sœur, ma grand-mère. Même l'absence de mon père tient un rôle essentiel.

Nous habitons un joli village fleuri, une vieille maison de guingois. Un escalier plonge dans le jardin, les herbes folles et le puits. Derrière la maison, le chemin qui mène à la forêt permet de s'échapper et d'entrer dans la douce pénombre des bois où vivent les elfes et les lutins. J'ai 2 ans et demi. Maman est une fée, papa un magicien. La corde encore autour de son cou, ma défunte grand-mère maternelle est une sorcière qui rôde la nuit autour de ma mère pour lui faire de la peine et la mettre en colère. L'été 1947 écrase tout le monde de sa chaleur. Le ciel est lourd, l'air colle à la peau. Mémère vient

d'arriver pour soutenir sa belle-fille qui doit accoucher bientôt. Son ombre bourrue grommelle tout le temps, ma mère ne la supporte pas.

Une présence efficace

Nous sommes début août. Un matin, la maison se met à chanceler. Les murs tremblent, les fenêtres vibrent, les escaliers rugissent. Au milieu des cris et des gémissements, dans la cavalcade des pas, des claquements de portes et du tintement des bassines et des seaux, j'entends qu'on m'appelle. Alors que je m'approche de la chambre de mes parents d'où proviennent les hurlements, la silhouette de mémère apparaît. Elle bloque la porte et m'envoie jouer dans le jardin. Quelques mots et tout est dit. Je redescends l'escalier. La folie des choses et des gens s'apaise.

Je mettrai du temps à comprendre qu'elle vient de me sauver la vie, de me protéger de la folie de ma mère. De m'empêcher d'aller rejoindre dans son lit celle que la douleur rend folle et qui m'y invite. Dans son délire, la pauvre femme éventrée par un accouchement monstrueux, appelle sa fillette de 2 ans, l'amour de sa vie. Elle m'appelle et je l'aurais rejointe si ma bonne grand-mère ne s'était interposée. D'un mot, d'un geste, sans même un sourire ou une explication, la brave femme m'a renvoyée à mes occupations d'enfant. Elle n'est

pas psychologue, elle n'a jamais entendu parler de situation incestuelle, mais elle sait que la place d'une fillette n'est pas dans le lit de ses parents pour y partager la douleur ou les plaisirs auxquels ils ne doivent pas la convier¹.

À partir de ce moment-là, je peux dire que ma grand-mère reste plantée dans ma vie comme un arbre. Solide, rustique, silencieuse, rugueuse, elle a tout du chêne qui nous surprend par sa vitalité et l'envergure de ses branches. Mémère, ma grand-mère, c'est mon chêne. Auprès d'elle, j'ai vécu apaisée, à défaut d'être toujours heureuse.

Les jours heureux

De toute mon enfance, les seuls bons souvenirs proviennent de mes séjours chez mes grands-parents. Je vais chez eux pour une semaine, un mois, les vacances, un hiver, une pleine année scolaire. Ma grand-mère n'apprécie pas trop de devoir se charger de moi, mais elle y est contrainte par la santé précaire de ma mère. À chacune de ses absences – et il y en aura beaucoup, hôpital, maison de santé, clinique –, on me met dans le train en direction de chez mes grands-parents. Ils viennent me chercher à la gare et mon immense grand-père me porte sur ses épaules jusqu'à leur maison. Je suis heureuse.

1. J'ai raconté cette histoire en détail dans *Il m'a tuée*, paru chez La Martinière, puis chez Pocket.

Chez eux, je ne suis jamais grondée ni punie. Ni félicitée ou admirée d'ailleurs. Chez mes parents fusent les gifles, les cris, les reproches. Ma mère est un tourbillon anxieux qui trouve toujours quelque chose à reprocher à son mari, à la vie, et à ses filles. Mon père, pour lui complaire, et parce qu'il me juge indocile et veut me dresser, ne rechigne pas à lever la main sur moi. On me dit difficile. Un vrai garçon manqué. Je suis maladroite, sauvage, désobéissante, tête de mule. Pendant l'été qui suivit la naissance catastrophique de ma petite sœur, j'étrangle des canetons et mets le feu à une grange. Les tenants du dépistage précoce des handicaps sociaux et mentaux par le biais des incivilités infantiles m'auraient vite cataloguée comme délinquante. J'ai tout à fait le profil de la future psychopathe, asociale et criminelle. Aujourd'hui on me médicanterait et m'orienterait vers une prise en charge psychiatrique. À l'époque on se contente de me calotter et de me crier dessus. Mon père regrette que je ne sois pas un garçon, il me verrait bien enfant de troupe.

Mes tuteurs de résilience

Par miracle, chez mes grands-parents, je deviens docile, facile à vivre, genre enfant sage, renfermée, qui passe inaperçue. Comme je n'ai pas de jouets, j'ai vite fait de ranger ma chambre; comme j'ai bon appétit, je n'hésite pas à terminer mon assiette;

comme j'aime rêver, je file au lit sans rechigner. Pour le reste, on n'exige pas grand-chose de moi. Tout au plus dois-je mettre la table ou essuyer la vaisselle, ce dont je m'acquitte avec empressement.

Je fais partie de ces générations d'enfants qui n'ont bénéficié ni des soins ni des attentions dont on entoure les enfants aujourd'hui. Sans avoir été ni maltraités ni malmenés, nous n'avons pas non plus été nécessairement désirés et jamais personne n'a pensé à nous stimuler. Globalement, on nous parlait peu, voire pas du tout, on ne nous écoutait pas et on nous grondait la plupart du temps sans beaucoup de discernement. Autrement dit, les gosses de ma génération qui font les grands-mères d'aujourd'hui sont des enfants d'avant Dolto².

En ce qui me concerne, si je suis loin d'être une enfant « martyre » comme on disait à l'époque, je reçus mon content de taloches, de cris, de reproches et de mépris. Il faut dire que je suis née dans la tourmente d'une famille malheureuse, plus tragique que les autres, porteuse d'une histoire assez lourde, sordide, marquée par les guerres, celle des tranchées et celle des camps, poursuivie par la honte et habitée par la mort.

Compte tenu à la fois du contexte éducatif de l'époque et de celui de ma famille, je m'en

2. Françoise Dolto, *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, Le Seuil (<http://fr.wikipedia.org/wiki/1971>), *Le cas Dominique*, Paris, Le Seuil, 1971.

suis plutôt bien tirée. Grâce, j'en suis sûre, aux séjours chez mes grands-parents. Ils m'ont donné les bases qui permettent de se construire malgré les défaillances parentales. Une protection sobre et respectueuse, de longs temps de solitude créative et surtout l'inébranlable certitude de leur affection sans effusion font partie de mon bagage de vie. On dirait aujourd'hui que mes grands-parents sont les tuteurs de résilience³ qui m'ont permis de trouver la force de survivre – avec énergie – à la tourmente qui chahutait ma famille.

Quand j'étais enfant

J'ai toujours connu ma grand-mère. Elle a toujours été là pour moi. Tout au long des années de ma première enfance, alors que l'enfer se déchaîne chez mes parents, l'austérité morose de ma grand-mère est pour moi une vraie bouffée d'oxygène. Je ne m'aperçois jamais qu'elle est triste, je ne sais pas qu'elle est malheureuse. Contrairement à ma mère, elle ne se plaint ni ne gémit, ne maudit ni n'injurie personne. Elle me donne l'impression d'être sereine et assurée. Je ne découvrirai que bien plus tard la tragédie qui a creusé sa vie.

Une vieille femme

Pour moi, elle n'a pas d'âge. Durant toute mon enfance, elle ne vieillira pas. Elle existe et cela suffit à équilibrer mon univers. En fait, son âge est

3. Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.

plus celui d'une époque que d'une personne. Pour moi, elle vient d'avant. Et elle vient d'ailleurs. D'un monde solide et calme, qui me rassure et me protège, même à distance, lorsque je suis obligée de repartir chez mes parents.

Tous les enfants qui souffrent chez eux aiment savoir que le monde chahuté de leur quotidien ne constitue pas la totalité de l'univers. Un ailleurs existe. Un autre monde les attend où ils peuvent se réfugier, ne serait-ce que par la pensée, le rêve ou à l'occasion des vacances. L'existence d'un univers parallèle permet de respirer lorsque l'ambiance familiale devient trop nauséabonde. Avoir des grands-parents, une grand-mère, cela peut servir à prouver qu'il existe un extérieur, un au-delà, un passé, un avenir. Un espoir.

À ma naissance, ma grand-mère a 50 ans et elle se considère comme une vieille femme, s'habille et pense comme telle. Elle est pareille à toutes les autres grands-mères du quartier, presque rural, de sa petite ville de province. D'ailleurs, à part la longueur de ses jupes, elle ressemble assez à sa propre mère et à ses grands-mères. Incapable de supposer qu'elle n'est qu'au milieu du gué, et que cinquante nouvelles années l'attendent, elle porte le poids de son âge et celui de ses chagrins comme une chape de plomb, comme le fichu de laine qui la protège du vent. Sa vie est derrière elle, une vie de douleurs, de privations, de déceptions.

Lourde, assez massive malgré le corset qu'elle n'abandonnera qu'en prenant le lit quelques mois avant sa mort, elle s'habille de sombre, gris, bleu marine, brun. Seules ses blouses sont claires, bleues à petits carreaux, bleu ciel, vertes à rayures. Les grands tabliers dont elle se ceint la taille sont bleus également. Ils ont la couleur des bleus de travail que porte mon grand-père, un bleu intense qui pâlit sur les épaules, là où le soleil insiste et qui reste vif sous le col ou bien là où une poche a été décousue. Un tissu solide, résistant à l'ébullition dans la lessiveuse du lundi.

Elle est très brune. Sa peau est mate, ses yeux bruns. Ses cheveux sont d'un noir de jais et ne blanchiront que très tardivement. Pas avant ses 90 ans et encore, très légèrement. Ils sont très longs. Elle en fait une tresse qu'elle roule en chignon serré dans la journée et qu'elle défait le soir avant de se coucher. Elle porte déjà un dentier, ses dents ayant été toutes arrachées quelques mois avant ma naissance — ou quelques mois après, je ne sais plus —, qu'elle fait tremper la nuit dans un verre d'eau.

Une femme active

Elle a 50 ans. Elle se vit comme une vieille femme, mais c'est une femme active. Elle travaille tous les jours, par nécessité vitale, autant personnelle qu'économique. Elle fait le ménage, la cuisine,

le repassage chez ses patrons. Des bourgeois qu'elle respecte et qui l'estiment assez pour lui laisser les clés de leurs belles demeures, mais pas assez pour la « déclarer » et cotiser pour sa retraite. Ainsi n'aura-t-elle aucune autre pension que celle de son ouvrier non qualifié de mari. Plus tard, quand elle vivra chez moi, elle touchera le minimum vieillesse. Encore plus tard, quand je lui chercherai une maison de retraite, il me faudra obtenir pour elle le Fonds social de solidarité...

Tous les jours, mémère doit aller travailler. Elle m'emmène donc. Le lundi, elle fait la lessive dans le sous-sol clair de grandes maisons hostiles. L'odeur âcre, écœurante et brûlante du linge qui bout dans les grandes lessiveuses me rejoint quelle que soit ma cachette. Fond du jardin, tonnelle, apprentis, je suis libre d'aller où je veux, du moment qu'il ne me prend pas l'envie d'emprunter les grands escaliers cirés, de monter dans les étages ou de poser mes pieds sales sur les tapis chamarrés des salles et des salons. Les autres jours de la semaine, elle nettoie, lave, cire, entretient des maisons dont je ne vois jamais grand-chose car, toujours, il me faut rester dans l'entrée ou sur les gravillons du jardin, toujours reléguée dans des endroits tristes où sont rangés des cartons, des sacs de toile, des caisses en bois. Je suis un peu comme un colis qu'elle dépose en arrivant et reprend en partant. Le samedi après-midi, elle va balayer de grands bureaux sombres et déserts.

Pendant quelques heures, je peux me promener dans les couloirs, rôder à ma guise. Personne ne s'occupe de moi. J'aime l'atmosphère austère de ces lieux, les piles de dossiers, les étagères, les armoires de bois. On sent l'odeur du travail calme et méticuleux, et celle, omniprésente, du tabac froid. Le dimanche, à l'occasion d'une noce ou d'un baptême, elle part faire la cuisine. Ce jour-là, je vais au jardin avec mon grand-père.

Une enfance solitaire

Pour ma grand-mère, se charger de moi est une vraie corvée ; pour moi, l'accompagner est un grand bonheur. Car elle est mon refuge. Certes, elle ne me parle pas. Il serait d'ailleurs plus juste de dire qu'elle ne parle pas. Elle tolère mon babillage de petite fille et me laisse m'enfermer dans le mutisme quand je deviens plus grande. Cela ne la gêne pas. Et moi, cela me repose des cris de ma mère. Je sais qu'on me veut du bien, je n'ai pas besoin de plus pour me sentir protégée.

Certains jours, lorsque les bourgeois qui l'emploient ne veulent pas de ma présence, je dois rester à la maison. J'entends partir mon grand-père, très tôt, ensuite mémère vient cogner à la porte de ma chambre pour m'indiquer qu'elle s'en va. Je peux me lever quand j'en ai envie. Dans la cuisine, je trouve du lait dans un pot en laiton, un bol et une casserole,

un pain enveloppé dans un torchon, de la confiture faite maison. Et je suis tranquille jusqu'à l'heure du déjeuner quand ma grand-mère rentre faire chauffer la soupe.

Je me souviens parfaitement des longues heures solitaires où j'ai tout loisir de jouer et de rêver. Mes jouets, ce sont des boutons de toute forme et de toute couleur que ma grand-mère a glanés et qu'elle glanera jusqu'à la fin de ses jours. Petits boutons blanc nacré, gros boutons noir brillant, avec deux ou quatre trous, boutons ronds ou bicornus, en métal ou en os, en tissu aussi parfois, ce sont des bijoux, des soldats, des chevaux, des princesses. La boîte à boutons en carton qui me semblait immense — je l'ai toujours mais qui a sérieusement rétréci — détient toutes les merveilles du monde. Qui pourrait s'enrayer avec un pareil trésor? Le jeu est sans limites, le temps est paisible, je suis bien. Et la chatte, Minouchette, est toujours près de moi.

Un monde économe

Dans la salle à manger, où jamais nous ne mangeons, mais où mémère raccommode, penchée sur sa machine à coudre Singer à pédale, trône une grande armoire. Ce grand meuble — bien trop grand pour leur petit appartement aux pièces exiguës — provient de l'héritage de ma grand-mère. C'est une grande et profonde armoire de ferme,

aux proportions telles qu'ils devront l'abandonner quand ils partiront. Lorsque mon grand-père sera trop malade pour continuer de travailler, et qu'il devra rendre l'appartement que son patron lui loue. Lorsque, une fois encore, une sorte d'exode les poussera hors de chez eux.

Cette caverne aux mille tiroirs me fascine. Sur ses étagères, dans des boîtes, des bocaux et des cartons, ma grand-mère conserve tout ce qu'elle possède. Des titres de propriété, certes, car elle est encore propriétaire d'une ou deux terres dans son village natal, quelques billets glissés sous les piles de draps, des tickets d'alimentation, mais aussi des morceaux de savon, des chutes de tissu, voire de papier, de petits rouleaux de ficelles, des clous, des rubans, des agrafes. Elle garde tout. Non seulement elle ne jette rien, mais elle ramasse, même dans la rue, tout ce qui semble pouvoir servir un jour.

Il faut dire que l'époque, les années 1950, n'est pas propice aux folles dépenses. L'Occupation et les restrictions ont marqué les esprits. Je ne sais pas encore que ma grand-mère a vécu deux grandes guerres, et qu'elle a subi deux exodes, perdu beaucoup de choses et encore plus d'espoirs. Je ne sais rien d'elle. Alors que ma mère m'abreuve de confidences sur la tragédie qui vient d'assombrir sa propre vie, elle ne me dit rien des drames qu'a traversés ma grand-mère bien des années plus tôt.

Peut-être n'en sait-elle rien? Je n'aurai jamais l'occasion d'en parler avec elle.

Tous les soirs après leur travail, mes grands-parents vont au jardin. C'est leur détente, un plaisir qu'ils partagent — le seul peut-être — et une source de revenus indispensable. En effet, comme ils ont peu d'argent, leur économie est assez autarcique. Le potager fournit les pommes de terre — l'aliment de base —, les oignons qu'on fait sécher, les légumes frais et les fruits qu'on transforme en confitures et conserves pour toute l'année. Les lapins et les poules donnent la viande du dimanche. Ma grand-mère troque avec ses voisines des légumes contre du saindoux, du lait et du beurre parfois. Elle vend des œufs, des lapins, des peaux de lapins. Avec eux, j'apprends à biner les pommes de terre, sarcler entre les rangées de carottes, dédrussir les plants de salades, cueillir et écosser les haricots ou les petits pois.

On boit l'eau de la pompe. Une eau ferrugineuse qui rougit les seaux en fer. Mémère coud sur sa vieille Singer à pédale. Elle retourne les draps qui sont usés au centre, utilise les pans des chemises de pépère pour refaire les cols lorsqu'ils sont élimés. Elle me fabrique des jupes avec des coupons de tissu recueillis çà et là. Nous ne sommes pas plus pauvres que les autres. L'époque est comme ça pour les petites gens. Les guerres leur ont appris à se débrouiller, ils continuent à le faire.

Difficile adolescence

 partir de 1958, je ne vais plus chez mes grands-parents que pour les vacances. Le collège est une affaire sérieuse, on ne me fait plus manquer la classe aussi facilement. J'ai 12 ans, j'entre dans mes années noires. La lutte contre ma mère absorbe toute mon énergie. Seules les heures calmes du collège puis du lycée me permettent de survivre à l'enfer de ma haine adolescente pour une mère que le chagrin, la maladie et la misère rendent folle.

La mort de mon grand-père

En 1960, mon grand-père étant trop malade pour continuer de travailler, il devient nécessaire pour mes grands-parents de déménager. Le logement que leur louait le patron va être occupé par un autre

ouvrier. Ils viennent donc s'installer près de chez mes parents.

Chaque fois que je le peux, je saute sur mon vieux vélo sans freins et je parcours les quelques kilomètres qui séparent notre maison de la leur. J'arrive essoufflée, furieuse, murée dans ma colère et mon désarroi d'adolescente. Cet enfermement défensif, cette lutte armée contre ma mère, me rendent aveugle au drame que vivent mes grands-parents. Ils ont dû quitter la maison où ils vivaient depuis quarante ans, leurs habitudes, leurs voisins et surtout leur jardin. Quand on sait la quantité de travail que requiert un potager en bonne santé, on comprend qu'il soit particulièrement difficile de l'abandonner. Pour ma grand-mère, c'est un exode de plus. C'est la mort dans l'âme qu'elle se rapproche d'une belle-fille qu'elle déteste et d'un fils qu'elle méprise.

Ils n'ont presque plus rien pour vivre. Ma grand-mère vend sa dernière terre pour acheter un pavillon médiocre qui ne possède ni eau courante ni chauffage. Dans la cuisine, une cuisinière à bois, un évier plat. Une pompe encore, mais électrique celle-ci, apporte l'eau qui s'évacue par un tuyau plus loin dans le jardin. Les w-c sont dehors. Un immense lilas mauve recouvre l'appentis où l'on range le bois. C'est inconfortable, mais la terre est bonne. Mes grands-parents recommencent un potager.

Mais mon grand-père n'en a plus la force. Le cancer qui le mine depuis quelque temps déjà lui dévore les

entrailles. Les blessures qu'il a subies pendant la guerre ont fini par l'envahir totalement. De la rue, on l'entend gémir et râler pendant de longues heures. Une mort abjecte. Lors de son enterrement, je suis habitée par une chanson qui ne me lâche pas : *Le lion est mort ce soir*¹. Le rythme lancinant de cette mélodie est mon hommage, discret, involontaire, à l'homme que j'aime et qui s'en va, me laissant, selon mon impression du moment, seule dans la jungle. Enfermée seule avec mon ressentiment, dans la jungle de ma violence et de ma haine.

Une grand-mère refuge

Quand je crains d'exploser, je cours rejoindre ma grand-mère qui m'accueille sans me poser de questions. Je la trouve souvent occupée à travailler au jardin. Elle n'interrompt pas sa tâche. Je ne l'aide pas. Je commence à comprendre que je n'ai pas la main verte et que je ne saurai jamais jardiner. Elle ne me le demande pas. Je vais dans la cuisine faire mon travail scolaire.

Le soir, nous écoutons la radio. Des pièces de théâtre le plus souvent. Dans l'ombre de la cuisine que nous n'éclairons pas, je me laisse envahir et embarquer dans le monde étrange des dramatiques. L'écho singulier des conversations, le souffle des

1. *Le lion est mort ce soir*, chanté par Henri Salvador.

voix et surtout les bruitages créent une ambiance sonore particulière qui me saisit et me transporte totalement. Dans son fauteuil, ma grand-mère s'assoupit. Elle ronfle légèrement. Lorsque l'émission est terminée, elle va dans sa chambre, enlève ses dents, dénoue ses cheveux, attache sa tresse souplement sur sa nuque et se couche. Je me coule dans le lit à côté d'elle. Nous ne disons rien.

Le lit est inconfortable, le matelas de laine, plusieurs fois refait, est mou et cabossé, mais je dors. Moi, l'insomniaque, la migraineuse, que les nuits blanches torturent autant que la lumière et le moindre bruit, chez ma grand-mère, je m'endors bercée par le rythme profond de son sommeil et de ses légers ronflements. Le matin, bien avant le jour en hiver et dès les premiers pépiements d'oiseaux en été, mémère est debout. L'odeur du café mélangé à la chicorée me sort du sommeil. Chez ma grand-mère, les journées commencent tôt. Je ne suis jamais en retard au collège.

La haine des femmes

Je navigue entre deux femmes qu'unit un formidable lien de haine. Ma grand-mère méprise depuis longtemps sa belle-fille pour sa mauvaise santé, son humeur querelleuse, son ambition et son caractère dépensier. Depuis peu, la haine a succédé au mépris. En effet, ma mère n'a pas hésité à faire un faux pour

vendre à son profit l'une des dernières terres que possédait ma grand-mère. Un acte cupide qui ne lui sera jamais pardonné. En effet, ma grand-mère ne possède maintenant plus rien. Elle n'a rien à léguer. Sa défaite est totale.

Loin de comprendre l'outrage dont elle s'est rendue coupable, ma mère ne cesse de critiquer sa belle-mère. Depuis toujours, elle lui reproche son cœur de pierre, son sens de l'économie, et surtout l'attachement que j'ai pour elle. Ma mère est une pauvre femme torturée par le souvenir d'une enfance sans amour et par la tragédie de la mort honteuse de sa mère ; elle ne connaît que l'envie, le ressentiment, la douleur. Habitée par le sentiment sauvage d'avoir raté sa vie, elle se sent coincée dans un corps malade, dans une vie médiocre, avec un homme faible chez qui elle blâme le manque d'ambition, le goût de la simplicité et l'amour des belles femmes rondes et gaies. Son espoir, sa vie, sa lumière, c'est moi. Une fille ingrate qui ne pense qu'à lui échapper. Une fille qui la craint, qui s'en méfie, qui la hait.

Chez nous, la haine se transmet comme un caractère génétique héréditaire, elle passe de mère en fille comme une tare familiale. Ma mère m'a transmis celle qu'elle éprouve pour sa mère avec son cortège de peurs, de honte et de dégoût. Elle me terrorise depuis longtemps ; ses sautes d'humeur, ses crises, ses cris me glacent d'effroi. Pour me protéger de la panique qui me saisit en sa présence, j'apprends

assez tôt à m'écarter de son chemin puis à me détacher d'elle, à la repousser. Elle en souffre. J'en souffre également. À ses scènes continuelles, ses angoisses incontrôlables, ses tourments, je préfère le calme silencieux de ma grand-mère. C'est près d'elle que je me réfugie quand l'esprit de ma mère vole en éclats et qu'il me faut fuir pour ne pas mourir de peur sous le déchaînement de sa violence et l'irruption de moins en moins contrôlable de la mienne.

Une mère ne fait pas toujours une grand-mère

À 18 ans, je quitte la maison, mais la peur de ma mère ne me quitte pas. Il me faudra beaucoup du temps pour apprendre à respirer loin d'elle. Et des années d'analyse pour sortir de la paralysie dans laquelle penser à elle me tient. Il faudra qu'elle meure pour que j'ose devenir mère. Il faut dire qu'elle attend avec impatience que je lui *donne* un petit-enfant. Qu'elle le réclame. « Fais-moi un petit, ma fille. On n'a pas besoin d'un homme. Je te l'élèverai ! » Toujours incestueuse, ma chère maman sait trouver les mots qui paralysent et ôtent toute envie de procréer.

Je tente toutefois de construire ma vie. Comme j'évite de retourner chez mes parents, je ne vois plus ma grand-mère. J'essaie de vivre comme si je n'avais pas de famille. J'ai 26 ans lorsque la mort met fin aux

souffrances de ma mère. Malgré son insistance pour que je trouve sa mort suspecte et que mon père soit accusé de l'avoir tuée², je sens que l'horizon de ma vie peut commencer à s'entrouvrir vers l'avenir. Je tombe rapidement enceinte. J'ai 27 ans lorsque naît ma fille.

La mort de ma mère étant le déclencheur qui lève en moi l'interdit d'enfanter, ma fille ne peut — par définition — avoir de grand-mère maternelle vivante. Une mère comme la mienne ne peut devenir grand-mère, une fille comme moi ne peut faire de sa mère une grand-mère. Il m'est impossible d'être le maillon qui la reliait à mes enfants. Je crains bien trop qu'elle me les vole comme elle m'a dévoré l'âme, qu'elle envahisse leur espace comme elle a pollué le mien, qu'elle fasse peser sur eux la menace qui a assombri mon enfance. Sa mort donc ouvre la porte de ma prison, mais ne me donne pas la clé de la liberté. Il me faudra beaucoup de temps pour que s'apaisent mes peurs et mes hontes. Du temps pour lui pardonner d'avoir vampirisé ma vie. Du temps pour me pardonner de ne pas avoir pu l'aimer comme elle l'aurait souhaité, comme elle l'aurait peut-être mérité.

2. M. Vaillant, *Il m'a tuée*, op. cit.

Les débuts d'une jeune mère

Six mois après la mort de ma mère, je suis enceinte. Ma fille a à peine le temps de faire connaissance avec mon père, que celui-ci décède. Probablement parce qu'il se trouve privé de son bourreau, et bien qu'il soit parti vivre chez ma sœur qu'il aime tendrement, la maladie qui le rongait l'emporte. Dans la foulée, je prends la décision de divorcer. N'ayant pas beaucoup de rapports avec ma belle-famille, je me retrouve toute seule avec ma fille qui a tout juste 3 ans.

Ma grand-mère est seule également. Depuis la mort de mon grand-père, elle vivait presque sans ressources dans son pavillon inconfortable, sans mes parents, elle est vraiment à l'abandon. Je l'invite à venir vivre avec moi. Par un curieux jeu du destin, c'est elle qui va jouer le rôle de grand-mère auprès de ma fille.

Une arrière-grand-mère peut faire une grand-mère

Une telle situation pourrait créer des brouillages. Or, il n'en est rien, car je sais l'importance des places généalogiques. Avoir une mère comme la mienne n'est pas sans avantages, on fait très attention aux risques symboliques, à la question des places, au seuil générationnel et à l'interdit de l'inceste. Les choses sont donc très claires pour ma fille et pour ma grand-mère. Mémère n'est pas ma mère, elle n'est pas la grand-mère de mon enfant. Entre nous trois, il manque une génération. Ma mère manque à sa place.

Vivre entre sa mère et sa fille me semble d'ailleurs une situation particulièrement difficile, c'est le genre à haut risque conflictuel. Les relations entre une mère et sa fille étant toujours lourdes de non-dits et d'impossibles à dire, personne ne doit se sentir bien à l'aise. Avec une arrière-grand-mère, c'est plus facile. L'écart creusé par la génération absente donne de l'air, du jeu, et permet que les rôles soient mieux définis.

Par exemple, il ne me vient pas à l'idée de supposer que ma grand-mère puisse avoir un droit de regard sur ma façon d'élever ma fille. Je suis la seule mère présente à la maison. C'est donc moi, la responsable, la garante de l'éducation de mon enfant. Mémère m'aide, elle me facilite la vie, elle

entoure ma fille de soins et d'affection. Je lui suis totalement reconnaissante de tout le confort que sa présence m'apporte, mais jamais son regard, si désapprouvateur soit-il, ne m'inhibera ou me gênera comme pourrait le faire le regard d'une mère. Elle n'est pas ma mère, elle n'est la mère de personne ici. Il n'y a aucune confusion possible.

Trois femmes

J'aime à penser que ces années-là sont pour ma grand-mère des années heureuses. Nous sommes trois femmes dans un pavillon de banlieue, au bord de la Marne, à Saint-Maur-des-Fossés. Assez fauchées. Totalement isolées. Ma fille est entourée, aimée par deux femmes, sa mère et son arrière-grand-mère. C'est tout l'univers familial dont elle dispose. Son père lui manque, certes, comme il lui manquera toujours. Elle manque probablement à ses grands-parents paternels qu'elle ne voit pas et que je ne cherche pas à rencontrer. À l'époque, je pense que mon amour, la sollicitude et la tendresse que ma grand-mère et moi lui donnons suffisent à son équilibre. Je ne sais si c'est un bon choix. C'est le seul possible à l'époque.

À 80 ans, mémère est en forme. Elle ne se plaint d'aucune douleur, d'aucune gêne, ne voit jamais le médecin, ne prend aucun médicament. Tous les soirs, elle fait tremper une gousse d'ail dans un verre